

Fragments d'une enfance de Jean Éthier-Blais

Hubert Larocque

Numéro 1, 1991

Un lieu de rencontre pour les universitaires du continent

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1004275ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1004275ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Larocque, H. (1991). Compte rendu de [*Fragments d'une enfance* de Jean Éthier-Blais]. *Francophonies d'Amérique*, (1), 173–175.
<https://doi.org/10.7202/1004275ar>

FRAGMENTS D'UNE ENFANCE DE JEAN ÉTHIER-BLAIS

HUBERT LAROCQUE
Université d'Ottawa

PARVENU À L'ÂGE DES COMPTES, Jean Éthier-Blais détache d'un texte plus vaste, soit dans la vie vécue, soit dans le projet réalisé ou seulement rêvé, des *Fragments d'une enfance* (Montréal, Leméac, 1989, 179 p.) Texte singulier, à l'image de l'écrivain toujours un peu en porte-à-faux, irritant et unique.

Éthier-Blais écrit dans un temps universel où les héros de la Grèce hantent les bords du lac Nipissing. Il n'évoque les personnages de son enfance que par la médiation des héros, des thèmes et des versions grecques de son adolescence. Son père, sa mère se mêlent aux héros des légendes. Dans cette insistance, où entre toutefois une préciosité mythologique, lourde parfois, comme dans le rappel du premier souvenir conscient (p. 17-19), il s'opère à la fois un agrandissement du souvenir et l'aveu d'un malaise. Éthier-Blais déplore maintes fois de n'avoir pas connu son père, que sa mère qu'il tente d'un crayon acharné de cerner par de multiples côtés, lui ait en définitive échappé. Le père, puissant Agamemnon, conducteur d'hommes, règne par l'absence d'une mort précoce. Quant à sa mère, aimée sans doute, on n'arrêterait pas au fil du texte, de relever, à travers les aveux même de cet amour, les signes d'une rancœur, d'un éloignement. Car ce fils chéri, puis cet « orphelin choyé » rêve de ne pas avoir de parents : « J'aimais être loin des miens » (p. 98). Il ne peut plus la voir : « J'ai à peine connu mon père. J'ai oublié ma mère » (p. 29). Et le seul souvenir que sa mémoire lui retrace est un souvenir de dissolution. Sa mère pleure sur un canapé : « J'aurais voulu être à mille lieues de ce corps à demi prostré, j'aurais voulu m'en aller, quitter ma famille, me trouver une autre mère... » (p. 29) Le narrateur est trop policé, peut-être étouffé par une prudence sans doute bourgeoise, mais de tels aveux font de l'accompagnement mythologique plus qu'une complaisance d'érudit, un climat d'Atrides.

Les *Fragments d'une enfance* sont aussi une autobiographie intellectuelle. Que de rappels venus de l'enfance attestant l'amour du français, la fascination du *Petit Larousse* par laquelle commence la vocation de l'écrivain. Le narrateur qui a sur son héros, qui est lui-même, l'avantage du temps et du savoir évalue à distance : « Ma conscience avait accepté l'existence d'un monde autre que le mien. Il y avait des êtres différents de nous ! » (p. 56) Une telle révélation ne fera pas de lui sur le champ un écrivain. Il lui faudra encore vingt ans, dit-il, pour céder à l'écriture : « Mon vrai destin est d'être caché. Mais je savais que la vie, qui n'est pas pressée, m'attendait. Elle vien-

draît vers moi, voilée. Son attribut serait un livre. » (p. 168) Un simple compte rendu ne me permet pas de suivre au fil du texte les signes de la vocation et de la formation de l'écrivain, mais je signale que c'est l'un des aspects essentiels et émouvants de ces *Fragments*.

Éthier-Blais présente plusieurs traits contradictoires, mais le narrateur de l'autobiographie, qui fait remonter les souvenirs et qui les dote d'un sens recomposé, ne brouille pas les pistes au point que l'on ne puisse apercevoir la ligne de force de cette existence qui est sa fidélité à un destin d'intellectuel. Enfanté par la lecture, nourri par des femmes amoureuses du dictionnaire, vivant de plain-pied dans la familiarité des grands écrivains, Éthier-Blais a échappé aux sirènes du provincialisme subventionné. Sa littérature s'inscrit dans les lois naturelles que Crémazie a énoncées une fois pour toutes et dont aujourd'hui nous pouvons cependant tirer des conclusions inversées. La seule littérature, qu'on l'écrive à Paris, à Montréal ou à Sudbury, c'est la littérature française. Quand Éthier-Blais écrit, on sent la présence vivante d'une bibliothèque immense, sa phrase obéit aux rythmes appris des plus grands, le lexique a une noblesse qu'il tient de l'écriture classique. Cela ne va pas sans quelque préciosité parfois, mais la reconstitution et l'atmosphère, tant d'une enfance que d'une époque, demeurent exemplaires.

Jusqu'à quel point y a-t-il dévoilement du sujet, et comment situer ces *Fragments* sur l'axe vérité-mensonge ? Une autobiographie est certes une publication proclamée au grand jour. Mais la présence du lecteur dans ce que l'on a appelé le « pacte autobiographique » n'a ici de réalité qu'implicite. Il est certain qu'au premier degré Éthier-Blais ne ment pas, mais il est aussi vrai que nous sommes soumis à sa seule parole sur lui-même. *Fragments*, le sens du titre se dévoile en ceci que l'anecdote étant à peu près complète, c'est au niveau du sens qu'il faut justifier le titre. Dans cette vie, il y a un fil caché, non au monde, ce qui serait de peu d'intérêt, mais comme volontairement voilé par celui qui raconte à celui dont il parle, c'est-à-dire à lui-même. En d'autres termes, celui qui parle effectue un tri conscient, un arrangement dont il ne réussit pas complètement la synthèse en un mensonge cohérent comme la statue que Chateaubriand et Malraux s'élèvent. Entre ses destins, il est resté comme suspendu entre le refus prudent et la fascination. Mais qu'on examine ce qui me semble la page la plus mystérieuse, celle où la prudence toute bourgeoise qui préside même à l'émotion de ce texte s'oublie pour céder à des entraînements à la fois lumineux et troubles. On y trouvera tous les signes de la pudeur et de l'amour, l'image avouée et voilée en même temps d'une fascination, ainsi que l'analyse lucide d'un choix. On admirera la parfaite maîtrise d'un style qui, attaquant dans son mode habituel (l'allusion érudite) : « Je dirigeai mes pas vers les quelques roulottes qui abritaient les romanichels. Comment un enfant de dix ans porte-t-il ses pas ? » (p. 99) —, censure aussitôt par un verbe hiératique l'attrait de l'aventure, de l'amour interdit. Cependant, la suite ne laisse aucun doute et c'est alors que le style atteint cette lumineuse simplicité qui restitue dans une spatialité admirablement construite, comme au fond d'une perspective à la

fois physique et morale, une image aussitôt sublimée : « Assis sur une marche, devant la porte d'une roulotte, un jeune homme me regardait venir vers lui » (p. 100). Dans la suite du texte, puisque la seule critique permise de l'autobiographie demeure textuelle, on admirera l'art avec lequel la scène réelle est raturée par la scène écrite. Mais les mots ne trompent pas : « J'avais prudemment vers un destin... Je marchais lentement, l'air abstrait, le corps aux aguets... » (p. 99) Celui qui parle a bien écrit « un destin », cet article indéfini opposant la scène réelle à l'autre : « Je faisais sans le savoir et tout en le sachant, ma première expérience d'écrivain, allant jusqu'au bout de son destin, qui est de vivre afin de raconter. Il ne me reste rien de cette rencontre... » (p. 100-101) Est-ce la femme de Loth arrêtée au carrefour, ou bien un Rimbaud qui s'embourgeoise en se donnant un alibi esthétique ?

Quoi qu'il en soit, les *Fragments* ont une existence littéraire. Nous n'hésitons pas à dire que c'est le livre le plus élevé qu'ait produit une plume ontarienne. Habilité de la narration, entrelacement harmonieux des composantes descriptives et des passages analytiques, justesse du ton et de l'émotion. À ces qualités se joignent la profondeur de l'intelligence, la pertinence de la réflexion sur l'histoire et la politique. Malgré cela, la préciosité du style en maint endroit, des recherches un peu trop parnassiennes dans le vocabulaire et les connotations marquent chez l'écrivain un embellissement ou une distanciation trop poussés de sa matière. Aussi le grain de l'anecdote demeure parfois trop visible, comme celui d'une personnalité qui n'a pas trouvé son unité entre le réel sacrifié et la sublimation de l'écriture par la musique supérieure des souvenirs pleinement dominés. Nous souhaitons avec impatience d'autres souvenirs qui ne connaissent, comme toutes les grandes œuvres, que les seules censures du style.